

9,90 €

N°13/été 2023

REVUE Like

La revue de www.touslesjourscurieux.fr

● **Nikos Aliagas Célèbre et photographe** • Libération 50 ans
Les pionniers (épisode II) • **Sophie Zénon & Diamantino Pas de deux au labo** •
André Ostier Séjour à la Santé • Le scandale des mines au Pérou **Alessandro Cinque** • Tous en scène **Alexa Brunet** • Que sont les Miss devenues **Gilles Leimdorfer** • Crise au Liban **Ségoène Ragu** • Les expos **Yann Arthus-Bertrand, Hans Silvester, Marie Dorigny** • Nos pages livres

QUI A PEUR DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ?



Détours en France

Eric Tabuchi & Nelly Monnier




tous
les jours
curieux




André Ostier

Ici l'Ombre, un reporter en cabane

 Thierry Valletoux

Été 1944. Occupation, Résistance, ambiguïtés et déliquescence de la France collabo, *D Day* puis reconquête du territoire par les troupes alliées: le reporter photographe André Ostier a vécu la période asphyxiante de la fin de la guerre... derrière les barreaux de la prison de la Santé! Incarcéré mi-mai après dénonciation et filature policière, sans que son « origine israélite » – pourtant notifiée sur le procès-verbal de son arrestation – ne soit plus jamais mentionnée nulle part, cet imprudent fils de la haute bourgeoisie va croupir – et écrire – au milieu des truands, jusqu'à la Libération de Paris.

 **André Ostier.** Autoportrait. Place de la Concorde, fin 1939. Au volant de son cabriolet Citroën 11, avec lequel il prendra la route de l'exode six mois plus tard, Ostier immortalise les monuments protégés d'hypothétiques bombardements.

rétro André Ostier

André Ostier (1906-1994) a eu plusieurs vies, vécu mille aventures. Libraire chic à 22 ans, chroniqueur mondain au début des années trente, il devient, à partir de 1935, reporter-photographe pour les illustrés *Vogue* et *Vu*. Si la postérité a surtout retenu ses portraits de célébrités – peintres (Matisse, Bonnard, Dali, Chagall), couturiers (Dior, Chanel, Saint-Laurent) ou littérateurs (Gide, Colette, Cocteau) –, ce dandy fougueux mais discret fut surtout mémorialiste des grands bals aristocrates et des soirées les plus huppées, époque Café Society, bien avant la Jet-Set et ses *peoples* tape-à-l'œil. Arrêté puis emprisonné à Paris en mai 1944, l'homme ne souhaite surtout pas que ça s'ébruite. Néanmoins, aussitôt coincé sous les verrous, ce chasseur d'images empêché se mue en extraordinaire homme de lettres, ou plus précisément en génial épistolier. Ainsi, chaque jour ou presque, le prisonnier écrit à ses proches pour préparer sa défense, grappiller quelques informations tangibles, établir des listes de vêtements ou de denrées espérés dans le prochain colis, chercher – parfois à mi-mots – qui a pu le trahir et, surtout, maintenir à tout prix le fil avec l'extérieur. Exhumée parmi ses archives photographiques, cette abondante correspondance dévoile une plume d'une vivacité et d'une acuité impressionnantes. Faut-il, pour autant, croire tout ce qu'il raconte ? Ou plutôt lire entre les lignes ? Ignore-t-il vraiment que ces missives sont systématiquement ouvertes par l'administration ou cherche-t-il à faire passer un message ? Peu importe. Ses manuscrits en pattes de mouche offrent une plongée fascinante et inédite dans les interstices obscurs de l'Histoire – « avec sa grande Hache » comme l'a caractérisée Georges Perec –, parmi des personnages troubles que l'on imagine tout droit sortis de bouquins de Louis-Ferdinand Céline, de Jean Genet ou de Patrick Modiano. Morceaux très choisis, parmi 69 missives forcément autobiographiques adressées (sauf indication contraire) à son ami Sahag Tateossian, alias Sania, d'un fascinant voyage en réclusion. La mise au point d'un regard immobile rédigée, jour après jour, par un homme aux aguets qui trépigne alors que, tout autour, le monde bascule.

Lundi 15 [mai 1944]. Arrivé à la Santé hier soir après une nuit à la Préfecture et une autre au Dépôt, me voici en cellule. Maintenant retranché de la circulation et de l'avis même des policiers qui m'ont arrêté, il faut essayer que je reste ici le plus longtemps possible. C'était leur impression. J'étais suivi depuis deux jours sûrement et je l'avais été toute la journée au cours de ma promenade. On a dû perquisitionner mon domicile. On peut mécrire

tous les jours autant que l'on veut. Cela met vraiment de la lumière dans cet horizon si rétréci. Je songe déjà à m'organiser dans cette vie de sanatorium. Cette nuit, j'étais dévoré par les bêtes; mais dans ma nouvelle cellule, les garçons ont l'air très propre. Si l'on trouve encore de la poudre insecticide c'est également à mettre dans un paquet. N'ébruite pas mon nouveau domicile... Je ne tiens pas du tout à ce que cela se sache.

Sauf-conduit. Après avoir passé la première partie de la guerre à photographier, en zone libre, haute société, comédiens et peintres « réfugiés » sur la Riviera, Ostier revient à Paris en 1943. Surgie au cœur de ses archives, la correspondance rédigée depuis la prison est la seule trace de ses mois de détention, dont il n'a ensuite jamais plus parlé.



➔ **Vendredi 19 [NDLR. À M^{me} Mylène George, théâtre de l'Athénée, rue Caumartin].** Tu peux t'imaginer que je trouve les journées longues et vides et stupides et inutiles. Je suis dans une cellule avec des compagnons possibles, nous sommes six qu'un sort commun réunit dans une sorte de fraternité qui ne comporte nulle intellectualité. Comme tu me connais, j'essaie d'oublier que le reste du monde existe pour arriver à m'intéresser à mon propre film.

Vendredi 19 [NDLR. À Clarisse, sa mère]. Tout se résume de la manière la plus simple, une fois que l'on se trouve encadré dans la rue par deux policiers. Ma première nuit s'est passée sur un banc de la Préfecture, la deuxième au Dépôt: la troisième dans une cellule d'arrivée de la Santé, en compagnie des punaises. Ces trois stades ont rendu ma cellule actuelle, je ne dirais pas paradisiaque, mais certainement plus vivable. Nous y seront six/sept la semaine prochaine car les prisons débordent depuis que les honnêtes gens deviennent si facilement des criminels. Je suis avec des garçons accusés de vols légers, un seul appartient vraiment au « milieu ». C'est d'ailleurs le plus sympathique, mais l'humanité vue d'une prison ne gagne pas en idéal. Tous les documentaires, tous les films sont en dessous de la réalité.

Samedi 20. L'absence de montre au poignet enlève au temps de sa durée. On finit par avoir quelques points de repère: vers midi moins le quart une sonnerie, vers 4 h un pâle rayon de soleil qui se glisse entre les barreaux et qui l'espace de vingt-cinq minutes se promène le long du mur, puis le dernier tour de garde que suit l'immense cahut des hommes à leur lucarne avant les préparatifs du coucher, voilà les quelques signes symboliques qui remplacent les aiguilles absentes des horloges. Ayant le ventre un peu creux, on dort le maximum.

Lundi 22. Une semaine déjà! Je m'habitue – c'est une manière de parler – à mon régime de Palace. Le calme et l'indifférence restent de rigueur. Les journées sont évidemment longues à vivre, n'étant pas encore tombé dans l'état d'abrutissement et de passivité souhaitables. J'ai fait un panneau sur les murs, je donne à mes acolytes des leçons d'anglais et essaie de temps à autre de m'isoler un peu. Heureusement ils ne sont pas trop bavards et ne racontent pas trop de conneries – juste ce qu'il faut pour ouvrir des horizons inattendus sur la vie. Hier soir un facteur « indélicat » racontait ses aventures de Don Juan de la zone. C'était beaucoup mieux que du Céline!

Vendredi 26. Mon vocabulaire s'enrichit d'une manière extraordinaire. La truculence de la langue verte [*proche de l'argot*] donne à tous ces récits, dont mes oreilles sont rebattues du matin au soir, une couleur et une intensité inattendues. Ce qui se réduit dans les journaux à de minces entrefilets de faits divers, se hausse dans la bouche du récitant à de vrais drames et à des comédies d'un burlesque stupéfiant. La clientèle de la Santé est composée en grande partie d'habitues. Pour certains individus, la liberté n'est jamais qu'un armistice... Une sorte de permission entre deux peines.

Lundi matin 29. Par moments, j'ai la nausée de toutes ces histoires de vols, de coffres éventrés au chalumeau et de tous ces lamentables faux-poulets qui ont profité de l'anarchie contemporaine pour opérer. Le dernier venu dans la cellule appartient tout à fait à la race des truands qu'aimait Villon [*NDLR. Poète et brigand du Moyen Âge*]. Ses récits ont de la vie et de la couleur. Hier soir, il parlait de sa jeunesse et comment il avait commencé comme mousse... Ses souvenirs nous ont emmenés jusqu'à Tahiti et les rivages heureux de Papeete, avec

ses eaux limpides, ses plongeurs de perle, ses noix de coco et ses filles à la nuque solide portant une fleur à l'oreille gauche ont surgi soudain entre les murs lépreux de la cellule... Et je me suis endormi, ayant oublié un peu mon radeau de misère, entraîné vers ces îles heureuses que nous verrons un jour. Quand je dis radeau de misère, c'est l'homme de l'extérieur qui parle encore, mais si l'on oublie les conditions de vie normale et que l'on se plie à cette cadence immuable, morne et creuse, c'est une vie de caserne sans exercices, une vie de sanatorium sans soins, une vie de monastère sans foi. Le plus triste, c'est qu'elle ne rend pas l'homme meilleur... Au contraire.

Mercredi 31. Le colis était très bien composé. Merci pour le stock de papier. Le bout de savon de Marseille a eu un grand succès, car il mousse... aussi bien qu'un savon à barbe. Je garde toute la journée mon pantalon de pyjama et mes souliers de tennis. Ici comme ailleurs le nudisme a fait ses adeptes et dès qu'un rayon de soleil se glisse, c'est à qui tombera la chemise. Si mai fut imprévu, j'espère que juin le sera d'une autre manière. Et voilà encore une journée creuse, après une journée vide.

Vendredi 2 juin. Ce matin, j'ai pu parler avec des « terros » [*NDLR. Les résistants selon les autorités vichyssoises*] dont la lucarne donnait en face du compartiment de ma « promenade », des gars du Nord au moral très gonflé. Dans les cellules, très peu de « terros » se trouvent mêlés aux détenus de droit commun. Il y en a cependant quelques-uns. Tout le monde finit d'ailleurs par faire très bon ménage et vivre à l'unisson. Les meurtres de nos jours ne sont pas toujours des assassinats.

Samedi 3 juin. Il aurait fallu une « caméra » pour pouvoir prendre hier en fin de journée le raid [*aérien*] de 8 h vu à travers les barreaux de la Santé. C'était vraiment un spectacle extraordinaire que de voir ces milliers de têtes, se tordant le cou à leurs lucarnes pour essayer d'entrevoir ce qui se passait dans le

ciel. Tout d'un coup, une flamme tomba du ciel. « Touché...! » Tous ceux qui pouvaient le voir, suivaient la chute verticale de l'oiseau. Un grand souffle d'espoir venait de passer, passager, mais tangible et visible. Plus tard, quand la nuit vint, on entendait dans les cellules du bas, les terroristes chanter la Marseillaise.

Mardi 6 juin midi. Depuis quelques heures, toute la cinquième division est en révolution. Venu d'on ne sait où, le bruit du débarquement a pénétré jusque dans les cellules du « mitard » [*cachot d'isolement*]. Aussitôt, l'un des détenus s'est précipité à sa lucarne: « Ils ont débarqué en quatre points! Il y a 10 000 parachutistes! » Les sceptiques et les convaincus s'injurient derrière leurs barreaux. L'un a eu des détails par un gardien, l'autre par un auxiliaire. « Ils sont au Havre, à Calais, sur toute la côte normande... Les croiseurs sillonnent la Manche! » À l'heure de la soupe, on espère en savoir davantage. L'auxiliaire qui remplit les gamelles dit simplement: « Demain il y aura des boîtes de conserve et du corned-beef. » Toujours aucune précision. Les alertes se succèdent. Mais est-ce vrai, ou est-ce encore un bobard? Les politiques cependant n'ont pas manifesté. Est-ce pour se faire oublier? Au mur, la carte d'Europe s'étale et chacun de la regarder. L'un d'entre nous, originaire du Havre, déclare sur un ton plein de mélancolie: « À l'heure qu'il est, ma frangine est déjà anglaise! »

En dernière minute, il paraît que c'est officiel et que l'on donne des communiqués toutes les heures. Les politiques se sont mis à chanter. Je m'imaginais l'émotion qu'il doit y avoir dehors et la stupéfaction de tous ceux qui n'y croyaient pas. Tu peux imaginer comme je bous et je trépigne. Vraiment aujourd'hui c'est une grande souffrance de se sentir enfermé, cadenassé, claquemuré. En attendant qu'il y ait du « nouveau », je continue mes études psychologiques sur le monde pittoresque des voleurs. Nous vivons comme des naufragés et nous nous entendons tous bien, l'humeur est bonne.

↳ **Mercredi 7.** Les nouvelles extérieures ne pénètrent ce matin que très confuses. Depuis hier, les heures me semblent encore plus longues tellement on se sent retranchés du monde, de ce monde où notre sort se joue.

[Sans date] Observations sur les « gars du milieu ». Un voleur professionnel qui a plus d'une affaire à son actif est selon le terme du « milieu »: un « casseur ». La pègre est un milieu aussi fermé que le faubourg Saint-Germain et il faut ses titres de noblesse pour y entrer. Il n'est plus question de sang bleu, mais de sang-froid et d'avoir su faire quelques beaux coups. Ces messieurs racontent inépuisablement leurs aventures comme les explorateurs leurs voyages, les chirurgiens leurs opérations ou les poètes leurs derniers sonnets. Tout ne se déroule pas toujours sur des roulettes et leurs exploits brillamment commencés se terminent parfois dans des fuites éperdues. L'un d'eux disait avec attendrissement en parlant de leurs victimes: « S'ils savaient comme nous avons parfois le "tracsir" [la trouille], ils auraient moins peur de nous... »

Mondains à leur manière, ils connaissent leur Bottin des faits divers. Plus un type a accumulé de larcins, plus il a droit au respect; plus il a descendu de « poulets » plus c'est un brave, un dur. Ils sourient en pensant à cet élément tantôt inattendu, tantôt dramatique qui se déclenche au cours de leurs randonnées nocturnes. Avec leur entrée inopinée dans une maison se fracture non seulement l'armoire à glace, mais toute une vie.

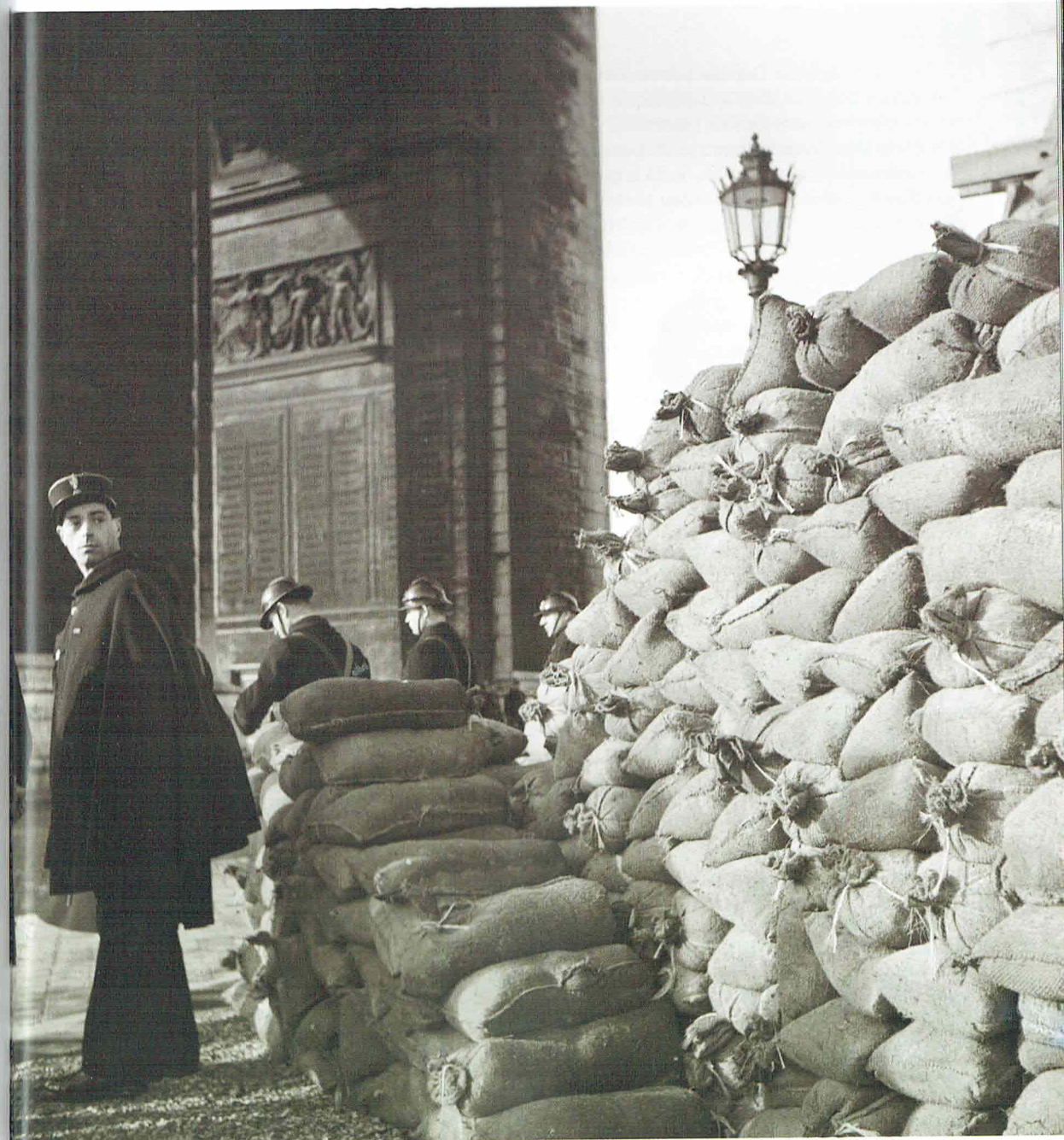
Dimanche 11. Une longue conversation [avec l'avocat] m'a permis de remettre les événements dans leur réalité et de ne pas dépasser les gains enregistrés. Quelle opération fantastique, les moyens en jeu doivent être formidables! Puisse ce dernier quart d'heure ne pas être trop long car plus il durera, plus il comportera de destructions irréparables, et de vies humaines anéanties. Je m'imagine

très bien Paris, calme et serein, dans l'attente des semaines à venir. Tes lignes ne font que confirmer mon courage et tu me prédis une heure H pas trop lointaine. Puisse-t-il en être ainsi.

Mardi 13. Reçu il y a cinq minutes le colis de linge et, à travers le guichet de ma cellule, j'ai aperçu cette petite valise marron qui aura vu bien des paysages variés. Par une ironie cocasse, je l'avais achetée au moment de la déclaration de guerre pour partir au régiment. Elle m'a suivi depuis à travers tant de déménagements, à travers toute la France, servant tantôt au ravitaillement et ces derniers mois à transbahuter des nourritures plus spirituelles. La voilà toujours fidèle au poste!

À chaque coup de sirène, s'établit une sorte de trait d'union avec la ville, avec le Monde, et mon cœur bondit. Si beaucoup de personnes se sont éclipsées, c'est bon signe et si chacun pense à soi-même, c'est un signe certain de désagrégation. Pour l'instant, je crains chaque jour d'attraper la gale, mais cela n'est pas encore arrivé. À défaut de gale, les puces doivent manquer de ravitaillement en ville et semblent s'être toutes rabattues sur la Santé.

Vendredi matin 16. J'allais t'écrire hier, lorsque l'alerte accompagnée de son fracas est venue mettre sa diversion. Les hurlements de rigueur accompagnaient le passage des avions; on les voyait briller dans le ciel à travers les barreaux. Il se produit ce phénomène curieux, en ces minutes, on se sent de nouveau rattaché à l'extérieur, nos yeux voyant ce que « les autres » contemplent également. On dit qu'après un mois de prison, d'habitude, on a oublié l'extérieur. Ce n'est nullement mon cas. Tout au long de la journée je me dédouble, et si le moi qui vit entre ces quatre murs reste calme, indifférent, l'autre piaffe et trépigne. Je continue à faire bon ménage avec tous



Drôle de guerre. En attendant qu'Hitler attaque... La Défense passive amoncelle des sacs de sable pour protéger les sites symboliques. Ici, sous l'Arc de Triomphe, agent anonyme surveillant soldat inconnu.

↳ mes compagnons. Depuis quinze jours, il y a un nouveau plus sympathique, un « dur » qui vient de retomber bêtement. Tu peux très bien t'imaginer que je n'ai pas été trop dépaysé en arrivant ici. Voilà à quoi sert d'avoir entraîné sa bosse un peu partout. J'ai eu tout de suite le « ton » juste. Ces Messieurs, psychologues, y sont très sensibles. Là, comme partout, il s'agit d'être adopté.

Samedi 17. 6 h 1/2. C'est à cette heure que la vie du « radeau » commence. Je suis obsédé par cette image qui ne me quitte pas, tant j'ai l'impression de flotter sur une épave, ayant lié mon sort à des inconnus de la veille. Cette impression qui fut la première en entrant dans cette cellule, après cinq semaines, ne s'est pas démentie. J'ai fait connaissance avec mes compagnons naufragés, des nouveaux sont même arrivés depuis. À leur tour ils se sont embarqués et ont pris le rythme du radeau. L'espace en est si limité que tous les gestes sont réglés et se succèdent à une cadence immuable. L'un après l'autre, chacun fait sa toilette, et le bout de glace ébréché nous renvoie dès le matin nos barbes souvent piquantes et hirsutes, mais une raie impeccable. Une cuvette de fer-blanc, posée sur le siège des cabinets qui trône dans un coin, sous le robinet, permet les ablutions les plus complètes. Par ironie, je baptisais l'autre matin le petit morceau de miroir qui nous reste « la Galerie des Glaces » car c'est le dernier vestige des nombreuses glaces qui se sont successivement brisées, n'ayant jamais eu un clou assez solide pour en fixer une définitivement au mur.

L'heure du « trafic » se passe généralement après la dernière relève, vers les six heures du soir. Quand tant d'hommes, dont beaucoup se connaissent déjà avant d'entrer ici, vivent en compartiment clos, il est normal qu'ils cherchent par tous les moyens à communiquer entre eux. Chaque cellule est un autre radeau qui cherche à savoir

ce qui se passe chez le voisin, et surtout à profiter des moindres nouvelles que tout autre peut avoir. Les nouvelles peuvent se hurler de cellule à cellule, mais il y a tous les paquets qui circulent, les « pipes » [cigarettes] qui se prêtent pour un jour jusqu'à l'arrivée du prochain colis, les livres cachés dans le pantalon le jour de la promenade et qui repartent, par la voie des airs, vers leurs propriétaires, les demi-boules ou les boules entières [de pain] échangées contre une chemise ou quatre pipes, ou des morceaux de sucre, le rasoir qui monte du quartier bas au troisième pour un détenu qui doit se rendre au Palais le lendemain et qui veut se faire beau, non seulement pour paraître devant le juge, mais pour embrasser sa femme.

Tout le trafic s'effectue à l'aide de ficelles tressées le plus souvent avec des bouts de draps ou de couvertures. Pour que la ficelle puisse prendre un mouvement de balancier, ceci pour communiquer avec la cellule voisine, le détenu attache le plus souvent au bout de sa corde son quart. Voilà le quart balancé et, une minute après, la ficelle revient avec son chargement. Aussitôt on recommence l'opération à côté pour faire la chaîne, ce qui permet de faire passer les « commissions » dans une autre division et dans les cellules les plus lointaines. Les hommes qui sont ici sont trop habitués à jouer avec le risque, pour se comporter avec prudence. Le trafic, n'est-ce pas le dernier « jeu » qui leur reste ? Après la relève il nous arrive aussi parfois de faire une courte flambée pour chauffer un peu d'eau. L'illusion des naufragés sur l'île déserte se fait encore plus intense !

Dans cette pièce d'environ cinq mètres sur quatre (je crois même que je vois grand) où nous vivons à sept, il y a le problème le plus humain qui se pose, celui auquel n'échappent ni les rois, ni les êtres les plus poétiques. Là où le Roi va seul (ce qui n'était pas vrai du temps du Roi Soleil) nous



März attaque. Malgré la ligne Maginot, réputée infranchissable, des retranchements sont creusés au Champ de Mars ! Tous aux abris !

mier plan. Le tableau que tu m'as fait
batailles de Normandie est effroyable.
ne puis imaginer toute l'Île-de-France
de la même manière. J'ai comman-
es livres de Sartre et de Blake. Comme
rais besoin de bonnes lectures! À force
tendre rabâcher sans cesse les mêmes
oires de casse, j'en ai par moments la
sée. J'aurais besoin d'un peu plus de
été dans le délit. Ceux-ci finissent par
paraître plats et sordides, et tous ces
sieurs « trop bourgeois ». Ce qui reste
plus sympathique, c'est cette fraternité
malheur.

Vendredi 7. Hier dans le couloir, le coiffeur
vrait sur ma tignasse à sa coupe men-
le, juste en face de la cellule où l'on avait
ené la veille le citoyen Marcel Bucard
[N.D.L.R. Collaborateur et antisémite notoire, co-
ateur de la LVF]. Il marchait de long en
e dans sa cellule, très fauve en cage, se
nant sans cesse vers la fenêtre, sans
vate, et sans lacets à ses souliers de
er franciste, devenu classique détenu.
ce à ces ondes mystérieuses qui pro-
ent aussi rapidement les nouvelles que
am-tam des forêts équatoriales, toute
re cour savait, deux heures avant son
vée, l'arrestation de cette étonnante
ue, victime du vieil adage qui dit que la
ne Tarpéienne est près du Capitole. De
tables vociférations ont salué le crépus-
de sa première soirée entre ces murs :
card au poteau! Bucard au mitard! Bu-
l l'enculé!»

peut s'imaginer l'homme marchant seul
s sa cellule et percé de tous ces cris.
s la soirée d'hier, à l'heure du trafic, on
t laissé des gardiens en permanence
la cour, afin de maintenir le calme, on
tait que M.B. avait reçu dans sa cellule
ours de la même après-midi la visite
oriot [N.D.L.R. Chef du PPF, parti fasciste
ais]... Toujours est-il que vers les 8 h
oir, profitant d'une retraite momenta-

née des gardiens, un détenu dont la voix est
particulièrement vibrante et sonore a lu le
dernier communiqué de Radio Londres re-
latant la prise de l'aérodrome de Caen, les
avances soviétiques en direction des États
baltes... Et l'arrestation d'un homme poli-
tique, agent véreux à la solde de l'étranger,
écroué depuis la veille à la Santé! L'obscu-
rité commençait à venir, mais le nouveau
prisonnier, en entendant tous ces hurle-
ments, a dû comprendre ce qu'est la véri-
table haine populaire. Évidemment, ce n'est
pas Robespierre transporté sur une civière
avec sa mâchoire fracassée, mais c'est tout
de même le début de la fin des gangsters!
[N.D.L.R. Libéré le 29 juillet sous la pression du gou-
verneur allemand Otto Abetz, Bucard file en Alle-
magne. Arrêté l'année suivante, il sera condamné
à mort puis fusillé en mars 1946].

Jeudi 13. Notre grève générale de la faim n'a
duré que deux matinées et la soupe s'en
est trouvée considérablement améliorée.
Les choux sont cuits, alors qu'ils étaient
véritablement immangeables et même pas
dignes de pourceaux. La température est
redevvenue beaucoup plus agréable et mon
sommeil s'en ressent.
[N.D.L.R. Mutinerie à la Santé : la prison recense,
à ce moment-là, 4 634 détenus : 2 510 droits com-
muns, 404 politiques et 1 720 droits communs en
attente de transfert. Le 13 juillet, la nuit venue, une
insurrection éclate parmi les « droits communs »
qui font sauter les verrous de leurs cellules. Vite
débordés par l'ampleur du chaos, les gardiens se
réfugient derrière les grilles du Quartier Bas, ul-
time rempart que les mutins ne parviendront pas
à franchir. Toute la nuit, les destructions vont être
considérables, circuits d'eau et d'électricité coupés,
de nombreux équipements saccagés... Cherchant à
éviter un bain de sang nocturne, la direction semble
avoir cherché à temporiser pour que les soldats
allemands, arrivés en force, n'interviennent pas à
chaud. Aux premières lueurs de l'aube, la répres-
sion est donc menée par les gardes mobiles et les
« Francs-Gardes » de la Milice française. Après
l'émeute, seules 514 des 1 200 cellules sont encore
utilisables. Ostier ne reviendra en détail sur cet
événement tragique que quinze jours plus tard.]

Vendredi 21. Très, très fatigué par manque
d'oxygène. Mais tout se tasse et bientôt le
régime va reprendre son cours plus normal.
Mais ces huit jours ont été physiquement et
moralement une grande secousse. Il fallait
tout mon calme pour ne pas être abattu.
Maintenant je voudrais savoir ce qui va se
passer avec toutes les « sorties » qui ont l'air
de se faire depuis deux jours à une cadence
accélérée. À quand mon jugement? À quand
surtout la liberté? Love. A.

Mardi 24. Aujourd'hui, de quatorze *foccu-*
pants/ nous sommes redescendus à douze.
La cellule a paru soudain plus grande.
Quand je me plaignais du manque d'air,
lorsque nous étions sept! Des hommes ai-
gris, énervés, sans force de caractère, pri-
vés de leur routine quotidienne, tout cela
crée une atmosphère tendue où chaque
mot prête à un éclat et à des discussions
stupides. Notre radeau qui flottait paisi-
blement est devenu radeau de la Méduse.
Chacun de regretter les semaines révo-
lues : c'était presque « la douceur de vivre ».
Dans tout ce brouhaha, ces piailllements,
ces récriminations, les gémissements de
tous ces « durs » qui pleurent après leur
tabac comme des toxicomanes invété-
rés, je reste heureusement assez calme.
Un orage, il y a trois jours, a renouvelé
le cubage d'oxygène, balayant un peu les
miasmes accumulés par tant de respira-
tions humaines. Ces 24 heures pendant
lesquelles nous étions parqués à 67 entre
ces quatre murs, restent pour moi une vi-
sion de géhenne [*d'enfer*]...

Les idioties qui sortent de tant de bouches
sont incommensurables. Dans le nombre
des nouveaux codétenus, deux person-
nages intéressants, plus fripouilles que
toutes celles déjà rencontrées. L'un vieux
truand sur le retour au bagout de camelot,
farci d'anecdotes et d'inventions pour dé-
pouiller son prochain. L'autre assassin
et qui totalise... quinze années de prison
dans une vie! Comment toute raison ne
serait-elle pas faussée! J'ai appris malgré
la consigne secrète le putsch manqué ↵

✚ [NDLR. *Attentat raté contre Hitler à Berlin, le 20 juillet*]. Ne sachant rien, on s'imagine qu'il s'en passe encore davantage au-dehors.

Jeudi 27. Après quinze jours, je me sens ce soir un peu moins isolé du monde extérieur, ayant eu au début de l'après-midi la visite de Maître L. J'ai appris ainsi que je passais mardi *[en jugement]* à la chambre de vacation.

Samedi 29. Il y a quinze jours, à la même place, il m'eût été impossible de bouger mon porte-plume. Tassés, serrés, compressés, les bras collés le long du corps ou affalés par terre, mêlés les uns aux autres en position de bobsleigh pour gagner quelques centimètres, aplatis le long du mur, assis à trois sur le rebord des chiottes, à quinze sur le lit de fer, à vingt sur les matelas empilés sur les pieds du châlât, nous étions soixante-sept mâles suant, transpirant, dont les voix se confondaient par instants dans un brouhaha de ruche, auquel succédait soudain un silence de mort. Vers six heures du matin, des miliciens et les gardes mobiles qui avaient attendu le jour pour pénétrer à l'intérieur du quartier bas avaient rétabli l'ordre. Tirant devant eux, on entendait leurs voix se répercuter à travers les corridors: « Tous ceux qui n'auront pas regagné leurs cellules seront abattus! » Cette proclamation était suivie de détonations brutales, du bruit des balles qui venaient s'aplatir et de celui de verre brisé sur lequel marchaient les représentants de la force armée. Mitraillette en main, un milicien avait poussé le battant de notre porte en criant: « Haut les mains, tournez vous contre le mur! » Après nous avoir comptés - nous étions au complet - et constaté que la porte était intacte et que la serrure fonctionnait normalement. C'était une des rares de l'étage qui n'avait pas été défoncée. Quelques minutes plus tard arrivaient les sept occupants de la cellule voisine, puis dix minutes plus tard une fournée de vingt, puis vingt encore. À

chaque poussée, on s'empilait. Chacun défendait 1 cm de terrain, luttait pour dégager une jambe, équilibrer son pied. De temps à autre, on entendait encore quelques coups de feu. Peu à peu ils s'espacèrent, un silence impressionnant suivit. De la cour d'habitude piaillante et pleine d'interpellations, plus un cri ne montait. On se serait cru devant la porte d'une salle d'opération, pendant une intervention chirurgicale. Les minutes passaient - les heures. Rien à manger. Nous savions qu'il n'était pas question de recevoir ni boule, ni soupe, après le carnage qui s'était fait dans les cuisines. Il y avait encore à fumer et chacun tirait au moins sur un mégot. La porte restait immuablement close: sur le palier on entendait aller et venir - des bruits de bottes. Vers cinq heures de l'après-midi, une première salve arrêtera toutes les paroles. Chacun avait compris. Je vis des visages pâlir. Vingt minutes plus tard, une deuxième salve qui venait toujours de la direction du chemin de ronde retentit.

Beaucoup ne devaient pas se sentir la conscience très tranquille car leurs propos devenaient plus angoissés. À sept heures du soir, la serrure se ferma à double tour, sans avoir été rouverte. Nous comprîmes alors que nous passerions la nuit en aussi grand nombre. Par petits groupes, chacun essayait de camper ou de s'accroupir pour le mieux. Comme « propriétaires » de la cellule, nous avions gardé d'autorité le matelas situé au-dessous d'une des lucarnes. L'air s'était raréfié et on obtint des fumeurs qu'ils éteignent leurs cigarettes. Il n'était pas question de dormir, et bien que chacun se sentit épuisé, ému et angoissé. Par petits groupes tous chuchotaient, évoquant les heures passées. L'un de dire: « Moi j'ai aidé à en transporter un, il regardait les mobiles par les fenêtres du mitard. Les salauds ont tiré, naturellement. - Et Bucard, tu as vu, il voulait se débiter. Il voulait aller parler aux mobiles comme parlementaire. Non mais des fois! Il a failli prendre un bon coup sur la gueule. Il a



Versailles statufié. Paul Éluard écrit le poème « Un rêve où tout est inventé » à partir des images d'Ostier montrant les statues cachées à Versailles, dans le numéro mythique *Vogue Libération*, paru en janvier 1945.

↳ eu de la chance de ne pas y passer. D'un côté ça vaut mieux. Ça vaut mieux aussi qu'il n'y ait pas eu de gaffe [*gardien*] ratatiné... Tout de même, il fallait être couillon pour penser qu'un coup pareil pourrait réussir. Et dire que ça s'est fait sans arme, sans rien, avec des poings. Les mobiles s'imaginaient sûrement qu'on avait des flingues.»

L'atmosphère petit à petit devenait irrespirable. Je métais déshabillé, gardant une serviette sur mes épaules qui devenait bonne à tordre. Entre mes cuisses je sentais une autre cuisse, contre mon dos une poitrine moite, une tête glissait sur mon épaule, la mienne venait tantôt taper le mur, tantôt trouvait un bras secourable. C'était un bain de vapeur dont la température ne faisait que croître. Pendant un quart d'heure, je crus que j'allais perdre la respiration. Je me hissai quelques secondes jusqu'à la lucarne et cette bouffée d'air me fit l'effet d'une piqûre d'huile camphrée.

Un garçon aux yeux brillants avait fini par s'installer contre moi, il avait sombré dans le sommeil. Quelques coups de feu punctuaient la nuit, on entendait dans les couloirs les mobiles courir. On venait probablement de découvrir quelques rebelles dans les greniers. Comme je n'arrivais pas même à m'assoupir, j'évoquais les heures de la nuit précédente, cette marche implacable vers la révolte qui gronde dans l'air. Je pensais à la dernière réplique de Giraudoux dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu...* Et à la voix qui lui répond : « *Si, elle aura lieu...* », car on ne lutte pas contre la folie des hommes.

En quelques secondes, des bruits de portes enfoncées, des excitations à l'orgueil des mâles, avaient déchaîné des milliers d'individus qui s'imaginaient déjà libres et regagnant le pavé de la capitale. Les uns s'étaient précipités pour s'emparer des clés, les autres – des « J3 » paraît-il [*INDLR. Mention portée sur les cartes de rationnement des jeunes de 13 à 21 ans. Par extension, dénomination de cette tranche d'âge*] – avaient essayé de gagner le premier rond-point où une salve devait aussitôt briser leur

élan. En quelques minutes, toutes les portes des divisions s'étaient vues ouvertes, les unes enfoncées du dehors, [*d'autres*] par les occupants, beaucoup simplement d'un tour de clef. C'était le 14 juillet et la Santé s'imaginait revivre les heures de la Bastille. On se serait cru sur un immense paquebot en folie dont les passagers essayaient de chanter et de se griser, avant de le voir couler au fond de l'océan.

De division à division, la fête battait son plein et comme les révoltés sentaient déjà qu'ils avaient perdu la partie, qu'aucune aide ne viendrait du dehors... le carnage commença. Les vitres volèrent, le feu avait même pris dans deux coins, dont l'un près du greffe. L'infirmerie et le cabinet du dentiste avaient été pulvérisés par des fous, les livres de la bibliothèque, lacérés. La folie des hommes ne connaît pas de bornes et l'on ne peut imaginer des masses humaines ainsi déchaînées. Les « casseurs » s'en donnaient à cœur joie... La nuit avançait péniblement. Il y avait alerte et raid du côté d'Ivry, les balles multicolores fusaient comme à Longchamp. Nous étions tous rompus.

Dimanche 30 matin. Merci ! [*L'envoi du linge*] m'a rendu infiniment service, car ces trois dernières semaines ont été vraiment – avec le surpeuplement de la cellule – des semaines de crasse, de démangeaisons et de poussière. Tout se tasse et on s'habitue à cet état de clochard. Me voici presque d'attaque pour une saison sous le pont des Arts.

Dimanche 30. On épilogue sans cesse sur le nombre de fusillés. Les versions les plus diverses courent mais se recourent. Dans la nuit du 14, il y eut environ huit ou dix morts parmi les révoltés, les uns dans le quartier bas, les autres au mitard, plus les premiers « J3 » qui s'étaient élancés tête baissée. Dans la journée du lendemain, après cinq heures, quatre salves se suivirent. 46 fusillés, des « J3 » pour la plupart, la révolte étant très



Paris à sac. Rempart de sable au cœur de la Cité pour protéger les tympans gothiques de Notre-Dame, hiver 1939.

↳ nettement partie de leur division. D'après d'autres courants d'air *[rumeurs]*, ce chiffre correspondait à 1 % de l'effectif, au lieu de 10 %, chiffre demandé au début par les Allemands. Le directeur aurait plaidé avec beaucoup de chaleur la cause de ses détenus et il serait arrivé à localiser l'action de la justice à une affaire pénitentiaire...

Ce 1 % - véritable loterie nationale - se serait abattu au hasard. D'après un détenu qui tenait une glace sur le rebord de sa lucarne en guise de périscope, les gardes mobiles avaient installé des panneaux de bois dans le chemin de ronde. Ils ne ramassèrent pas les corps des premiers abattus et les suivants durent venir se mettre en position derrière les premiers cadavres allongés. Des cris fusèrent « Vive la France! Vous êtes des salauds! Vive De Gaulle! » Les balles crépitèrent. Dans la journée de dimanche, la cour martiale siégea dans la cour, les détenus étant cherchés les uns après les autres et conduits dans les boîtes à sardines où nous nous promenons d'habitude. Les miliciens dirigeaient l'interrogatoire. Les « balançages » se succédaient et l'interrogatoire pelotonnait lentement son écheveau d'inclémence. De cellule à cellule, on a dû arriver à retrouver, je suppose, un semblant de point de départ à ce « coup de folie ». *[NDLR. Le bilan officiel recense 34 morts : 6 tués durant l'insurrection, puis 28 fusillés le lendemain ; à lire sur le Net, Bal tragique à la Santé de Christian Carlier].*

Aucun des politiques, par principe, n'avait quitté sa cellule bien que les portes de celles-ci eussent été également ouvertes. Les « J » *[Juifs]* au nombre de 78 ont été extraits quatre ou cinq jours après le 14. Beaucoup d'étrangers, russes, roumains. Après interrogatoire à la P. J., quelques-uns ont été réintégrés à la Santé. Je ne sais le nombre de ceux qui ont été acheminés vers Drancy. Dans leur division, les « J3 » avaient tout démolé avec leurs pieds de châlits. Certaines cellules communiquaient, les murs ayant été enfoncés. Ils avaient été jusqu'à faire sauter leur plancher,

certaines avaient fait flamber leur paille et avaient même brisé le siège de porcelaine qui nous libère de nos excréments. On marchait, paraît-il, le lendemain sur des gravats hauts de 2 mètres dans les couloirs de cette division. Quel metteur en scène serait capable de reconstituer une pareille atmosphère de déchainement! Mais quel film extraordinaire! Un grand calme a succédé à cette « mousson ». Mais il y a peu de jours où l'un de nous névoque le soir fatal. Cela fait date. On dit « avant le 14 » comme d'autres disent « avant l'armistice », ou « avant la guerre ». Tout est relatif!

Mercredi 2 août *[Ostier passe au tribunal]*. La comédie s'est déroulée encore mieux qu'on ne pouvait le supposer. Le procureur s'est montré d'un tact parfait - glissant, frôlant et ne prononçant pas une parole de trop. Tout cela m'a paru très symptomatique des semaines à venir. Ces points de suspension en disent long et, d'ici octobre, nous avons tout de même le temps de voir venir. Comme les coucous des horloges suisses, je n'ai eu que le temps de sortir de ma boîte, de promener un œil étonné sur l'assistance, de dire « Oui, Monsieur le procureur » et de réintégrer mon placard. Tu as pu remarquer que pour m'asseoir au banc des accusés, le mobile m'avait retiré mes menottes. Ce n'est pas une mesure de tact, mais simplement un manque de matériel. Ces charmants engins se font rares tant on en a besoin dans les quatre coins de la France et, il en est des menottes comme du reste, la fabrication doit en être arrêtée.

À travers les grillages du panier à salade qui me remontait à la Santé, je voyais les promeneurs flânant sur le Boul'mich, les terrasses des cafés, les arbres du Luxembourg et des enfants qui jouaient. À la hauteur de l'Observatoire, la voiture croisa une patrouille allemande, fusils sur l'épaule. Et je m'étonnais presque d'en voir « encore ». J'ai donc réintégré ma cellule, satisfait de mon

bail renouvelé. En prison on appréhende tellement d'avoir à changer ses habitudes! Mes compagnons de cellule attendaient avec impatience mon retour pour savoir si je restais parmi eux. De nombreux colis étaient arrivés dans la journée et le soir on a fait un véritable dîner de gala, après les jours maigres de ces dernières semaines.

Judi soir 3. Je commence ma lettre ici ce soir, malgré le chahut qui m'environne. Un de mes compagnons vient de rentrer du Palais à l'instant mais nous apprend (de source certaine?) que les colonnes alliées sont à Pithiviers. J'appréhende beaucoup cette bataille si proche, j'espère tant que les canons ne tonneront pas trop de ce côté et que l'oasis restera protégée. Il paraît que les tanks se seraient massés du côté de Massy-Palaiseau, au nombre de 500.

Toute la nuit, d'ailleurs, on entendait vibrer les pavés du boulevard Arago. Les événements galopent et j'ai du mal à me représenter le visage que peut offrir la capitale à la veille de ces dernières heures décisives. Ici, les condamnés de centrale ont passé la visite et sont embarqués (réquisition de main-d'œuvre allemande). Malgré mon calme, j'ai hâte d'être fixé sur le sort des détenus. Ce n'est pas le bruit du canon qui me trouble et, d'ici dimanche, il y a bien des chances pour qu'il se fasse entendre. On me confirme Chartres. Nous voilà en plein dans le « dernier tournant ».

Vendredi 4. La perspective de ne pas avoir à quitter ces murs pour un séjour inconnu me donne tout le calme et la patience voulus. Quel étrange destin d'avoir à demander de rester en prison, alors que tant d'autres supplient d'en sortir! Les libertés provisoires sont accordées beaucoup plus facilement depuis le 14 et je vois sortir casseurs et escrocs. Il est vrai que pour l'instant je reste un plus grand criminel. Il n'y en a plus pour longtemps. *Big days are coming.*

Lundi 7. Dans une période aussi fiévreuse, aussi tendue où chaque heure apporte ses

fluctuations, c'est bien une existence d'empaillé! Toutes les conversations de mes compagnons tournent autour du problème qui les préoccupe: « Nous sortiront-ils? Que feront-ils de nous? Nos peines seront-elles diminuées? »

Et des controverses passionnées suivent sur le tragique destin des casseurs que repousse la société. Mais si jamais les portes devaient s'ouvrir pour tout le monde, la société ne récupérerait pas, sur le nombre, beaucoup de recrues profitables. Dans l'ensemble, ce qui les désole le plus c'est de ne pas être dehors à la minute propice aux « affaires ».

Mercredi 9. Je suis de mon pauvre observatoire l'action en cours, comme les taupes au fond de leur retraite. Une sérieuse couche de terre me sépare du plein air. Que se passera-t-il à la fin de la semaine? Allons-nous vivre les mêmes journées qu'en juin 40? Combien j'espère que cette bataille inévitable se déroule au-delà de Paris, épargnant notre ville.

Les bobards les plus fantastiques doivent circuler d'heure en heure. On doit assister à des spectacles bien curieux, à des revirements étonnants, à des pâleurs subites, à des évènements, à des volatilisations, cependant que les vengeances grondent. Le cœur de Paris doit battre intensément à la veille de se réveiller. Comme j'envie ceux qui vivent au-dehors ces étonnantes minutes. À quand cette heure H?

Dimanche 13. En ville, la température doit chauffer. Le soleil du 15 août agit toujours sur les esprits. Ces immenses journées de soleil ininterrompu, c'est bien celui des grandes campagnes militaires, des émeutes révolutionnaires et des couronnements. Les rues vides doivent attendre de nouveaux défilés. Le départ de tous tend à prouver que les forces mises en avant ne sont là que pour créer un rideau de protection et retarder l'avance de la marée alliée. Dimanche prochain me paraît lointain... Et c'est peut-être la terre ferme après toutes ces semaines à la dérive. *I hope so.*



Prosit! À Colmar. À peine sorti de prison, André Ostier suit la campagne d'Alsace auprès des commandos de France. Trois engagées s'orientent devant une publicité Dubonnet barrée du slogan allemand « Sus à l'ennemi! » Santé...

Mardi 15 matin. Après une nuit paisible et un peu plus fraîche, nous venons d'aller à la douche. Nous n'y avons pas été depuis deux mois et l'eau chaude m'a paru voluptueuse. Le ciel continue à tendre derrière les barreaux son écran sans nuage. Plus d'avion depuis ce matin, mais le son du canon ne s'est pas encore approché. Nous ne sommes plus que sept depuis hier. Depuis un mois nous voilà revenus à notre nombre primitif. Ouf! Qu'il me tarde de rebâtir une existence intéressante et vivante! Mon moral ne connaît plus l'inquiétude, j'ai la conviction que ces derniers jours doivent maintenant s'écouler sans heurt et j'attends mes premiers pas sur l'asphalte.

Vendredi 18. Je n'ai guère fermé l'œil cette nuit, car les couloirs résonnaient sous le pas des [policiers muni] « cipaux », la cavalcade des politiques se précipitant vers la liberté. La rumeur s'est propagée à partir de sept heures du soir que les politiques étaient largués. Tu imagines les déceptions, les rages concentrées et discussions sur les droits communs! J'ai pris cette nouvelle comme le symptôme des grandes transformations qui devaient se faire dans la capitale. Si les politiques sont sortis, et nos visiteurs vert-de-gris définitivement envolés, je pense que je peux préparer mon baluchon.

Avec quel soulagement j'ai appris que Paris était ville ouverte et que tous ceux que nous aimons étaient épargnés. Inutile de te dire que, réveillé dès l'aube, je guette les bruits de serrure. Et pendant ce temps, on se bat sur toute cette côte dont je connais tous les recoins. Saint-Tropez champ de bataille... Imagines-tu le bruit des grenades près de Chez Palmyre ou devant Sénéquier, les mines sautant à Tahiti [plage]!

Lundi 28. Un matin, le gardien a ouvert la porte: il avait à sa boutonnière un drapeau tricolore. J'ai compris alors que c'était enfin vrai, que le bobard de la veille qui annonçait les Américains à la hauteur d'Arcueil n'en était plus un; qu'ils étaient entrés dans Paris. J'ai écrit aussitôt au directeur, au comité de la révision des dossiers, afin d'être convoqué pour expliquer ma situation, car tout de même: recherché d'après dénonciation comme ayant des liens avec un groupe important de la Résistance, et de plus gardé ici pour me mettre à l'abri, il eut été naturel que je fus des premiers à sortir. Certes, il y avait ces derniers jours les dispositions plus urgentes à prendre quant à s'occuper des innocents... Mais tu ne peux imaginer ma tristesse de n'avoir pu participer à l'allégresse générale, de n'avoir pas vécu ces premières minutes de résurrection, de n'avoir pas respiré dans ces rues sanglantes, mais vivantes à nouveau. L'heure des vengeances et les rancunes personnelles ont dû battre - et doivent toujours battre - leur plein. Je me demande quel visage a la capitale et quelle transformation ce sera pour mes yeux déjà éblouis par la lumière!

Notre division a été vidée, pour faire place aux « collaborateurs ». Chacun son tour, mais il faudrait tout de même que leurs victimes fussent déjà dehors. Je n'en peux plus d'entendre ces histoires de voleurs éternellement rabâchées quand toutes mes pensées se tournent vers un monde en reconstruction. Comme j'ai soif d'air et d'un peu de beauté! J'essaie d'oublier mon propre sort pour me réjouir entièrement devant la victoire en marche. Avoir vécu pendant quatre années dans l'espoir et la certitude de ces minutes pour les vivre en prison, il y a là une cruelle ironie! À tout à l'heure, *may be, may be not.* Je t'embrasse très, très fort. *Love.* A. 📷